
Roselyne KOREN, *Rhétorique et éthique. Du Jugement de valeur*

Paris, Classiques Garnier, coll. L'Univers rhétorique, 2019, 324 pages

Jérôme Bourdon



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/22933>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.22933

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2020

Pagination : 450-452

ISBN : 978-2-8143-0586-1

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Jérôme Bourdon, « Roselyne KOREN, *Rhétorique et éthique. Du Jugement de valeur* », *Questions de communication* [En ligne], 37 | 2020, mis en ligne le 15 novembre 2020, consulté le 03 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/22933> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.22933>

Questions de communication is licensed under CC BY-NC-ND 4.0



d'État nécessaire, dans l'État de droit. Ce point capital, de notre point de vue (car il questionne le cadre social et international de la mise en œuvre des arguments), est traité à partir de l'ouvrage de Gérard Chaliand et Arnaud Blin (éds, *Histoire du terrorisme. De l'Antiquité à Al Qaïda*, Paris, Bayard, 2004) sur l'histoire du terrorisme, qui s'interroge sur la légitimité du recours à la violence lorsqu'un pouvoir totalitaire ou une oppression violente exercée contre un peuple ne laisse pas d'autre choix (p. 224-232). S'ensuit une discussion sur les cibles légitimes ou non de cette violence physique, exercée directement contre les corps. Cependant – et ceci dépasse largement la question du terrorisme –, la discussion ne laisse pas de place à la notion de violence symbolique, de domination, d'oppression, telle que théorisée notamment par Pierre Bourdieu (*Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Éd. Le Seuil, 2001). Tout se passe comme si seule la violence physique pouvait justifier la violence physique, et que la rhétorique intradiscursive offrait toujours une alternative. Le lecteur français d'aujourd'hui pensera immédiatement au débat sur la violence par et contre les gilets jaunes. Que se passe-t-il lorsqu'une rhétorique juridique et politique dépouille l'acteur social de toute ressource, y compris de l'accès même au langage et à la négociation ? Quel est alors le sens du passage à la violence ? Nous restons sans réponse.

Cette limite sur la notion de violence en touche une autre, qui apparaît dans l'ouvrage lorsque celui-ci se focalise sur la politique des « démocraties » (dans leur ensemble) face au « terrorisme » (les guillemets sont de l'auteur de cette recension). Le point de vue évoqué, l'apologie de la rhétorique, n'a-t-il pas une dimension « occidentale » ? Ce reproche a été exprimé par d'autres auteurs (Chaliand et Blin, cité p. 227). Peut-on établir de façon universelle la notion de « victimes civiles innocentes » ? Que se passe-t-il lorsque ces victimes tombent sous les coups d'un État (fut-il un État de « droit »), ou avec sa complicité (vente d'armes) ? Pour donner un exemple de la difficulté d'universaliser le point de vue supposé, on peut revenir (toujours dans le contexte français des attentats) sur le rapport à la religion et sur le blasphème qui a fait couler, notamment depuis 2015, beaucoup d'encre. R. Koren loue André Comte-Sponville, qui, interviewé par *Le Monde* (12 mars 2015), refuse toute forme de comparaison entre l'incitation à la haine raciale (l'antisémitisme chez Dieudonné M'Bala M'Bala) et le blasphème dans l'hebdomadaire *Charlie Hebdo* qui « fait partie de droits de l'homme ». Sans trancher, ne peut-on nuancer le point de vue ? Si la religion est perçue comme une partie intrinsèque de l'identité, un groupe peut se sentir victime d'une haine non raciale

mais religieuse. Ceci ne doit pas conduire à justifier l'usage de la violence, mais à s'interroger sur l'exercice d'une liberté en contexte. L'idée qu'il est légitime de ne pas aimer la religion, voire de la tourner en dérision, en contrariant directement les valeurs des croyants, est née de la modernité, et d'une modernité très française. André Comte-Sponville peut ici être perçu comme parlant au nom d'une communauté dans laquelle il est ancré, mais aussi comme produisant un argument universel abstrait (on peut se moquer de toute religion, autrement dit le blasphème « fait partie des droits de l'homme », ce qui entraîne dans l'immense débat sur la liberté d'expression et ses limites, et ses différentes contextualisations culturelles). La raison abstraite de l'un peut devenir le contexte concret de l'autre : on ne peut si facilement faire le départ.

Il y a place pour plus de deux positions dans le débat, sans que cela conduise à une justification d'une violence contre une autre. R. Koren (p. 125) écrit qu'« une discussion, aussi violente et aporétique soit elle, vaut mieux que des violences mortifères » (l'expression *violence mortifère* revient plusieurs fois). À nouveau, entre la discussion verbale et la violence, la distinction n'est pas facile à établir. Et que proposer à ceux, nombreux, qui n'ont pas accès à la discussion, dont le point de vue est ignoré ou dénié ? Pour qu'il y ait débat, il faut des instances et institutions qui donnent la parole (singulièrement, un État de droit qui fasse de la violence un usage limité et perçu comme légitime), et le refus de la parole, le mépris des dominants, est ici une forme de violence, au moins de notre point de vue. L'ouvrage apparaît comme un prolongement de Jürgen Habermas, un riche éloge d'un espace public argumentatif qu'on ne peut qu'approuver, mais tout en reconnaissant qu'il comporte une part d'idéalisation.

Jérôme Bourdon

Université de Tel Aviv, Département de communication,
I- 6997801 Tel Aviv, Israël
jerombourdon[at]gmail.com

Pierre RÉZEAU, *Les Mots des Poilus dans leur correspondance et leurs carnets*

Strasbourg, Éd. de linguistique et de philologie, 2018, 970 pages

Ce dictionnaire de Pierre Rézeau s'inscrit dans la lignée qu'a cultivée ce prodigieux lexicologue, spécialiste de parlers régionaux, de récits de voyageurs, de prières en ancien français, d'expressions quotidiennes, de noms de cépages ou en tant que directeur de recherche au Centre nationale de la recherche scientifique d'un *Trésor de la langue française* en 16 volumes.

Le présent dictionnaire est impressionnant à plusieurs titres : pour ses dimensions (970 pages), pour l'histoire de la Grande Guerre qui renaît à travers les nombreux mots choisis par l'auteur dans un énorme corpus de correspondance « vivante » et pour l'extraordinaire souci de rendre un ouvrage lexicographique de la meilleure qualité. Rien qu'à le feuilleter, on se rend compte de l'ampleur du travail qui est revenue à un seul auteur. Car, dans son appareil critique, P. Rézeau a réuni une table d'« Abréviations et symboles » (p. xi-xii), une « Introduction » (p. 1-10), un « Panorama du français au début du XX^e siècle » (p. 11-28), une « Nomenclature et organisation des articles » (p. 29), 845 pages réservées aux articles, plusieurs « Annexes » (« Répertoire onomasiologique », « La bigarrure des dialectes et des langues au front », « Les onomatopées de la guerre », « Noms donnés aux divers abris », « Noms donnés aux pièces d'artillerie », « Noms donnés aux animaux », « Les fleurs glissées par les poilus dans les lettres », « Corpus et auteurs cités », dont « Ouvrages réunissant des correspondances de poilus et de leur famille » et « Ouvrages réunissant des lettres de poilus de diverses régions », p. 877-949) et, enfin, une « Bibliographie générale » qui s'étend sur les 20 dernières pages (p. 950-970).

Dans sa préface, l'historienne Annette Becker remarque ce qu'apporte ce nouvel ouvrage sur la guerre de 1914-1918 : « Ici l'ordre alphabétique nous dévoile le désordre de la guerre et bien davantage : son chaos. Dans la confusion des fronts militaires, chacun a vécu, perçu, senti, ressenti puis réfracté, retourné aux siens restés sur les fronts domestiques, parfois éloignés aux confins des empires, ces bruits effrayants, ces ordres, cette dureté, ces mutilations, ces laideurs infinies et parfois aussi, dans les interstices de l'"enfer", cette poésie et cette tendresse » (p. ix). Elle attire aussi l'attention des lecteurs que ce dictionnaire ne se limite pas à l'*argot des tranchées*, comme on pourrait le croire, mais s'étend sur tout le *parler des Poilus* : on le remarquera bien, car les expressions seront mentionnées comme telles dans les articles. Comme pour *Abeille* (s.v.), classée dans l'*argot des tranchées* : « *Abeille* n.f. – *argot des tranchées*, habituellement au pl. – "balle de fusil ou de mitrailleuse [...] On lève un peu la tête dans l'aveuglante lumière crue. Les abeilles volent, on replonge" [...] 2. "petit obus" [...] 3. "avion" [...] ».

Pour les sources, « un gisement inépuisable », « il y a en France plusieurs millions de liasses de lettres de guerre dans les tiroirs » (p. 1). Et, pour ce travail, ce ne sont que 400 correspondances avec les familles et carnets qui ont été utilisés, rendant vivante l'expérience vécue au front par ce qu'on a appelé des « morts vivants »

(p. 3). Les noms des soldats auteurs de lettres ou de journaux sont cités à chaque fois, et une observation attentive est réservée par l'auteur pour leur niveau d'instruction, la provenance géographique, etc.

Cette œuvre lexicographique fait suite à des travaux antérieurs en la matière, la plupart rédigés par les combattants eux-mêmes, dont on a remarqué la conscience qu'ils avaient de leur langage, qui devenait évidente dans des articles de journaux de province (*Journal de Roanne*) ou du front (*Bulletin des armées*), ou dans des dictionnaires issus d'enquêtes linguistiques, comme celui d'Albert Dauzat, mobilisé comme infirmier (1918) ou, une année plus tard, celui de Gaston Esnault – « un combattant qui se trouve être lexicographe », comme il dit lui-même.

Le dictionnaire de P. Rézeau contient « le français de tous les jours », « truffé d'argot et principalement d'argot militaire, à quoi se mêle ce qu'on appelle ici l'argot des tranchées (mots et sens nés de la guerre) » (p. 9). Pour que se démarque de façon évidente d'autres dictionnaires, P. Rézeau a notamment choisi de retenir des mots « qui ne figurent dans aucun autre dictionnaire » (p. 10). Ainsi, dans son chapitre « Panorama du français au début du XX^e siècle » (p. 11-28), le linguiste soumet à son esprit critique (et normatif, il faut dire) les particularités du langage des poilus. D'abord pour le français commun, on trouve les parlers (langage populaire et traces d'argot militaire et des tranchées), le français de tous les jours, avec ses catégories intéressantes, comme celles de familiolécets et de langage enfantin, tirées des lettres envoyées par les familles aux combattants comme celles des mères qui décrivent le langage des petits à leurs pères absents (« Il est d'un naturel poli car il dit très bien "Aci, aci" quand on lui donne quelque chose », p. 16). Venant des tranchées, l'aspect ludique et l'inventivité du langage sont surprenants – « un sens extraordinaire du pittoresque linguistique », « des trouvailles de mots qui donnent l'impression d'un jaillissement spontané de sève » (*ibid.*), comme ce zeugma : « Assis sur mon sac, je t'écris sur mes genoux avec mon cœur et mon porte-plume » (p. 17). P. Rézeau identifie aussi de nombreuses particularités de prononciation et de grammaire de certains soldats peu instruits : mépris sur les genres ou le nombre des substantifs, conjuguaisons défailantes, auxiliaires ou pronoms mal utilisés.

Ensuite, les variétés régionales du français ont été délimitées avec les accents du front comme l'alsacien (« Il paraît qu'on lui a fait [à Joffre], à Thann, une grande ovation aux cris de "Fife Choffre" », p. 23) et la morphologie et

la syntaxe – partitifs, hypercorrections, emploi de l'article et de l'adjectif possessif, le datif éthique, les constructions impersonnelles, les temps surcomposés, les propositions participes, les voix, les auxiliaires, l'ordre des mots, etc. (un seul exemple ici, parmi les nombreux recueillis par l'auteur : « Vendée : je suis commandé [...] pour aller à Mailly à l'enterrement. Je suis été désigné pour porter la croix », p. 26). En tout, ce que réussit P. Rézeau dans ce chapitre est une vraie grammaire des poilus, comme jamais donnée auparavant.

Quant aux nombreux articles du dictionnaire proprement dit, ils ouvrent au lecteur un vrai panorama – éclaté – de la vie des soldats sur le front. Même si l'on choisit les articles à lire au hasard, la reconstruction fascine, mais, très souvent, horripile. Telles les expressions ou les mots que nous avons sélectionnés notamment dans l'argot des tranchées : *matriculer ses abattis* (loc. verb. *pop.* « se préparer à recevoir des coups (ici une attaque ennemie) », s. v. *abattis*) ; *manger avec les anges* (loc. verb. *fam.* « être privé de manger, ne pas manger », s. v. *ange*) ; *casque à pointe* (loc. nom. m. « soldat allemand », s. v. *casque*) ; *revenir avec sa couenne* (loc. verb. *pop.* « revenir vivant », s. v. *couenne*) ; *culbutant* (n. m. « projectile de guerre non identifié », s. v.), *cure-dents* (n. m. « arbre haché par la mitraille, dont il ne reste que le tronc échiqueté », s. v.) ; *distribution* (n. f. « envoi massif d'obus, bombardement », s. v.) ; *dudu* (n. pr. « surnom du canon allemand de 90 », s. v.) ; *dumdumiser* (v. tr. « cisailer l'enveloppe d'une balle de fusil pour qu'elle provoque une large déchirure en s'écrasant sur son objectif », s. v.) ; *fourchette* (n. f. « baïonnette », s. v.) ; *Franz, Frédéric, Joseph, Wilhelm*, (n. pr. « surnoms des soldats allemands », s. v.) ; *gabionneau* (n. m. « petit clayonnage ou petit sac rempli de terre pour servir de protection », s. v.) ; *hirondelle* (n. f. « 1. torpille aérienne à ailettes » [...] 2. *hirondelle des cimetières* loc. nom. f. « balle perdue », s. v.) ; *homme de jus/de lettres/de soupe, homme-seau* (n. m. « soldats préposés à la distribution du café matinal, des lettres, des repas, à une corvée d'eau », s. v.) ; *joujou* (n. m. « revolver », 2. « canon ») ; *marmite* (n. f. [...] 2. « gros obus », s. v.) ; *pelote* (n. f. « punition consistant à marcher, avec armes et sac sur le dos, autour de la cour du quartier ou d'un lieu de cantonnement », s. v.) ; *photographier* (v. tr. « repérer, prendre pour cible », s. v.) ; *poirer* (v. tr. « attraper, faire prisonnier par surprise », s. v.) ; *poussette* (n. f. « brancard monté sur deux roues, pour le transport des blessés », s. v.) ; *quatre cent vingt* (n. m. « surnom d'un seau hygiénique [...] par référence aux dimensions respectables de l'obus de 420 », s. v.) ; *salut(ation)* (n. m./f. « fait de baisser la tête, de se plier en deux ou de se mettre à plat ventre, pour éviter

un projectile », s. v.) ; *tue-boches* (n. m. l. « fusil » [...] 2. « appareil lance-grenades », s. v.) ; *wagon* (n. m. « gros obus », s. v.) ; *Zigomar* (n. pr. « dénomination d'un avion ou d'un aviateur allemand », s. v.) ; *zouzou* (n. m. « zouave », s. v.). Et la liste est très longue. Ces exemples confirment que l'humour était bien une « arme de guerre », une « histoire imagée » destinée à rendre la vie dans les tranchées plus facile à supporter.

D'un intérêt plus philologique sont les « Annexes » finales, qui offrent des listes de mots avec leurs sens ou avec des citations puisées à l'immense corpus qui est à la base de ce grand ouvrage. Ainsi les « bruits de l'enfer », les « balles », la « mitrailleuse », les « obus », les « fusées » fournissent-ils les onomatopées mentionnées et illustrées dans une douzaine de pages (p. 889-902). Et on ne peut ne pas retenir ici les nombreuses fleurs cueillies par les combattants sur les champs de bataille pour les envoyer à leurs êtres aimés : « quelques petites fleurs cueillies devant les tranchées allemandes tout à l'heure » ; « Je t'envoie quelques boutons de fleurs [...] qui ont été arrachées ce matin par un éclat de marmite » ; « Fleurette épargnée par les marmites et cueillie à quelques pas de mon gourbi » (p. 913) ; « ci-joint deux violettes une pour toi et l'autre à petit Jean » ; « ce petit perce-neige, cueilli dans les jardins de l'hôpital » (p. 914). Une poésie de la Grande Guerre qui va de pair avec certains artistes peintres, dont une œuvre a servi à la couverture du volume : celle d'un soldat mort à Verdun en 1914. Cet ouvrage ne peut rester que comme une grande référence de ce qu'étaient les mots d'il y a 100 ans.

Liana Pop

Universitatea Babeş-Bolyai, RO-400084 Cluj-Napoca,
Roumanie
liananegruti[at]yahoo.fr

Benoît VERDIER et Anne PARIZOT (dirs), *Du Sens à l'expérience. Gastronomie et œnologie au prisme de leurs terminologies*

Reims, Éd. et Presses universitaires de Reims, 2018, 370 pages

En tant que mammifères sémiologisés et sémiologisants, les humains ont cette particularité de pouvoir créer du sens à partir de l'expérience des sens. C'est cette aptitude, modelée par les signes qui la portent et qui en transmettent les contenus, que le présent volume se donne comme ambition d'étudier à travers toutes les formes qu'elle peut recouvrir. Constitué de trois sections, l'ouvrage est précédé d'un liminaire en deux volets. Associant vin et gastronomie, Jean-Jacques